

Nantes Sud entre mémoire et histoire



Bulletin n°3 / janvier 2010

Exemplaire gratuit



Nantes. — Les bateaux de pêche à l'Alose au pont Pirmil.

© AMN / 9Fi1848

Bulletin réalisé par le Groupe Mémoire Nantes Sud et les Archives municipales de Nantes

Édito

Le Groupe Mémoire poursuit son travail de recueil de témoignages sur le quartier Nantes Sud.

En septembre, au Forum des Associations, nous vous avons retrouvés, nombreux, toujours intéressés par nos albums-photos.

Pour continuer ce travail de mémoire, nous sommes toujours demandeurs de témoignages, photos et documents sur le passé de notre quartier.

Bonne lecture de ce bulletin n° 3 consacré principalement à la vie autour de la Loire et de la Sèvre.



Conception et réalisation : Groupe Mémoire Nantes Sud et Archives municipales de Nantes.

Comité de rédaction : Lucette Piveteau, Annie Héraud, Hélène Gauvrit, Monique Cassard, Robert Laly, Christian Logeais, Jeannine Lévêque, Nathalie Barré

Maquette et mise en page : Archives municipales de Nantes.

Crédits photographiques : Archives municipales de Nantes et collections particulières.

Recherches documentaires : Archives municipales de Nantes.

Remerciements à l'ensemble des personnes interviewées.

Groupe Mémoire Nantes Sud : Equipe de Quartier 2 Route de Clisson 44000 Nantes T. 02.28.00.00.60.

Publié par les Archives municipales de Nantes 1 rue d'Enfer 44000 Nantes T. 02.40.41.95.85 / janvier 2010

Impression : LNG Imprimerie / Tirage à 2 000 exemplaires.



Sommaire

Édito p.02

*Dossier : Nantes Sud, un quartier
entre Loire et Sèvre* p.03

Les ponts de Pirmil p.10

*Un quartier, une vie, un homme :
Le marchand de sable* p.12

*Témoignages : les bombardements
de 1943* p.17



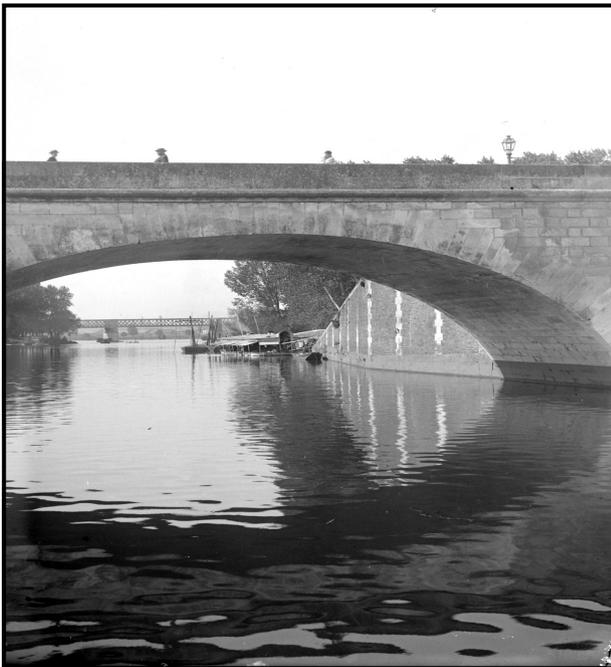
Dossier



Nantes Sud, un quartier entre Loire et Sèvre

Depuis toujours, la Loire et la Sèvre ont rythmé la vie des habitants du sud-Loire. Tant sur leurs rives que sur leur cours, les activités étaient nombreuses : les pêcheurs, les blanchisseuses, la navigation...

Les ponts

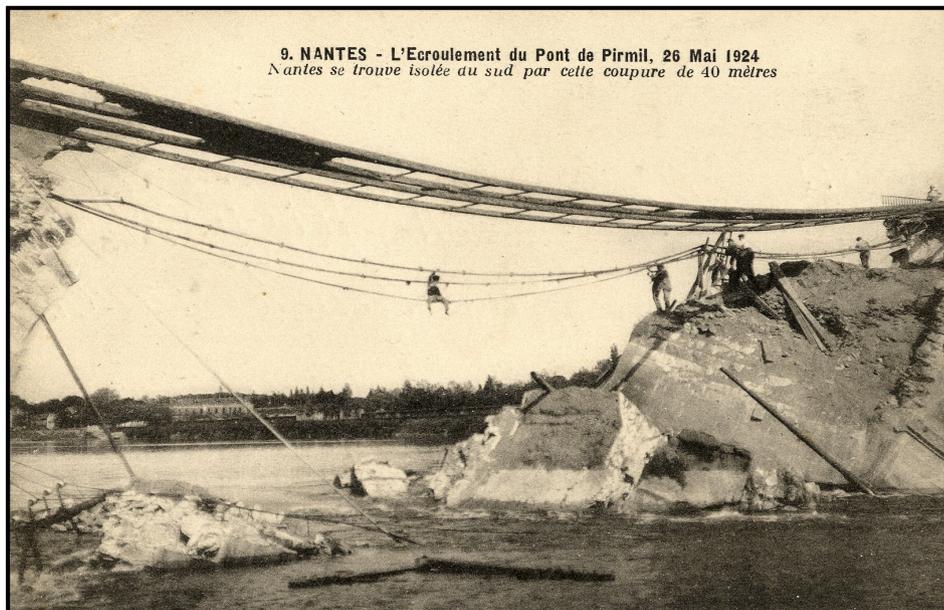


De Pont-Rousseau vers le pont de Pornic vers la fin du 19^{ème} siècle - © AMN - Fonds Soreau / 55Z286

Le pont de **Pont-Rousseau** au confluent de la Sèvre et de la Loire : il faudra attendre 1892 pour traverser la Sèvre au pont de la **Morinière**.

Le pont de **Pirmil** : seul lien routier entre le sud-Loire et le nord-Loire jusqu'en 1966, année d'inauguration de la **nouvelle ligne de ponts**.

Aussi, au 20^{ème} siècle quand par deux fois le pont de Pirmil s'écroule, le quotidien est bien perturbé. Le pont de pierre s'est effondré le 26 mai 1924, Jacqueline, petite fille de 6 ans, se souvient très bien de cet événement : *«On revenait de photographier mon frère chez Petit-Renaud. C'était les communions. On venait juste de traverser et quand on est arrivé au café de la Terrasse place Pirmil, c'est là qu'il y a eu un grand boum, et le pont s'est écroulé. Ça a fait un*



de temps après le pont s'est écroulé, peut-être dans l'heure, je ne sais pas. Le pont a été emporté, mais il ne l'a pas su tout de suite, car quand il est passé le pont n'était pas encore tombé! Hein!». Plus tard à la caserne, les copains lui disaient: «Dis donc, t'as fait écrouler le pont ! ». On a tous entendu parler de ça dans la famille et on en rigole...».

grand boum dans l'eau. Il s'est écroulé du côté de Mangin. Alors ça a dû faire une gerbe d'eau, mais je ne m'en souviens pas. Après, on a su qu'il y avait ce fameux soldat qui était passé et qui voulait rentrer à la caserne parce qu'il ne voulait pas avoir de sanction. Il avait sauté la première fissure... Ça a peut être été romancé !».

Souvenirs croisés, le fils de ce soldat, Lucien, nous donne sa version :
«Eh bien oui ! Soi-disant que mon père a été le dernier à passer sur le pont. Il était militaire en ce temps-là, car il était né en 1903. Il était à Mellinet et le soir il retournait dormir à la caserne. Quand il est passé à vélo, peu

En attendant la construction d'un nouveau pont pour rétablir le passage de la Loire, «les soldats du Génie ont fait un pont de bois». (Jacqueline)

Le nouveau pont est détruit dans la nuit du 11 au 12 août 1944. Les Allemands, en déroute, le font sauter pour protéger leur retraite. Il est restauré et inauguré le 27 septembre 1947. «Après l'écroulement du pont, pour aller dans le centre de Nantes, on passait sur un pont de bateaux, ça balançait !». (Martine)

La pêche

La Loire est longtemps restée le domaine des pêcheurs. Jacqueline nous parle de son père, pêcheur professionnel : *« Mon père était pêcheur, pêcheur d'anguilles dans le port de Nantes, d'aloses, de saumons et de toutes sortes de poissons sur la côte Saint-Sébastien et sous le pont de Pirmil. Il avait une toue (*) et avec ce grand bateau-là il pêchait des aloses. Ma mère allait les vendre en ville, à la Poissonnerie, à la pointe de l'Île (Feydeau). Mais avant, quand mon père avait fini de pêcher, il fallait qu'il passe à l'octroi qui faisait juste le coin de la côte Saint-Sébastien. Il fallait peser le poisson et il payait une taxe d'après la quantité ».*

Les pêcheurs étaient nombreux en Loire : *« Le dimanche les gens venaient voir les pêcheurs sur la côte Saint-Sébastien au «Petit Rocher». C'était là que se trouvaient les cabanes de pêcheurs. Ils jetaient des sennes (sortes de grands filets) dans la Loire. Ça faisait un rond et tous les pêcheurs qui étaient à terre tiraient*

le filet et prenaient les poissons. Il y avait aussi la pêche aux anguilles. Mon père faisait des nasses en osier et on allait les mettre, sous les estacades du quai de la Fosse. Je l'ai fait bien des fois. On mettait de l'appât, des achats. On les enfilait sur une broche, on les mettait dans la nasse. Ce sont des vers de terre les achats. Ou alors, il allait chercher des moules de Loire (conettes), il les pilait et il les mettait dedans aussi. Et ma mère vendait les anguilles sur le marché Dos d'Ane le mercredi. Le gros poisson était vendu à la Poissonnerie ».

(*) la toue : grand bateau avec une grande perche qui bascule d'un côté à l'autre, avec un carrelet.



On pourrait s'imaginer que le poisson était souvent au menu des familles de pêcheurs. C'est seulement quand il en restait après la vente que la famille du pêcheur, pouvait manger saumon et alose : «Souvent ma mère ne mangeait pas en même temps que nous. Elle disait : « Moi , j'ai déjà mangé.», mais nous on ne s'en rendait pas compte, non, elle ne mangeait pas comme nous. On était pauvre, mais on n'était pas malheureux».

Le père de Jacqueline fabrique lui-même son matériel de pêche : «Il y avait les plombs pour les filets. Mon père les faisait lui-même. Il avait un moule en bois, il faisait fondre du plomb dans une vieille casserole, il le coulait dans le moule et il le laissait refroidir. Et il y avait un trou pour passer le filet. C'était des plombs gros comme le pouce. Oui, je revois mon père quand il faisait ses nasses et ses bosselles. Il prenait un siège et s'installait dans la rue Brassereau, parce que chez nous c'était trop petit».



Pendant l'occupation allemande, les pêcheurs continuent à pêcher : « Ils avaient des ausweis pour pouvoir pêcher parce que suivant les marées, c'était quelquefois la nuit. Je me souviens que mon père disait qu'il y avait des gardes aux ponts de Pont-Rousseau et Pirmil. C'était des vieux militaires allemands et ils parlaient un peu avec eux».

La pêche ne permet pas au père de Jacqueline de nourrir correctement sa famille, aussi, entre deux marées exerce-t-il le métier d'allumeur de

becs de gaz : «Il allait un petit peu partout dans Nantes, et les jours où il n'y avait pas classe, il m'emmenait. Ça, c'était une joie ! J'allais le soir quand il allumait les becs de gaz. Il avait une poire pour amener le gaz et une grande perche qui faisait la flamme. Pour éteindre il avait aussi une grande perche, mais pas de poire, c'était une espèce de capuchon».

© Collection particulière / Jacqueline et son père sur la Loire en 1932

Les blanchisseuses

La Sèvre sera plus le domaine des blanchisseuses. A Pont-Rousseau, Jacqueline se souvient de sa mère, couturière, mais aussi blanchisseuse : *«Elle allait avec sa brouette de bonne heure le matin vendre le poisson, puis elle revenait, reprenait sa brouette pour aller laver le linge à côté du Pont de Pont-Rousseau. Les blanchisseuses étaient nombreuses. Le bateau appartenait à Monsieur Giffard. Elles payaient un droit pour laver le linge».*

«Les femmes tapaient sur le linge avec des battoirs puis après, elles le mettaient sur des brouettes pour l'emmener sécher, je ne sais plus où, sans doute dans les prés plus haut. Derrière la rue des Châtelets il y avait une sorte de terrain vague où se trouve actuellement le collège Saint-Jacques». (Martine)

Michel, le marchand de sable, se souvient les avoir vues de son bateau : *«Quand on rentrait à marée montante, il y avait du courant qui nous déportait toujours vers les bateaux à laver et c'est pour ça qu'elles rouspétaient les braves blanchisseuses».*



© Collection particulière



Les Hirondelles

La Sèvre, lieu de promenade le long du chemin de halage, entre le pont de la Morinière et le pont de Pont-Rousseau, et aussi lieu de navigation sur le bateau promenade l'Hirondelle.

«Au début, c'était un moyen de transport tout simplement. Les Hirondelles avaient été lancées par les frères Bureau (chantier de la Sèvre à Vertou). Elles ont dû commencer dans les années 1890 et elles ont surtout pris de l'importance au début du 20ème siècle. Il n'y avait pas de car, ni de tramway. Elles allaient de Vertou à Pont-Rousseau. La première Hirondelle, un bateau de 170 places, avec hélice à l'arrière, n'a commencé à naviguer qu'en 1897. Il y eut ensuite une Hirondelle II de 400 places et une Hirondelle III de 350 places. L'une et l'autre à vide n'avaient que 30 cm de tirant d'eau. (...)

(...) Une chanson a même été composée à cette époque par un certain Auguste-Henri Poirier, dit Le Parisien, dit Le Poète. En 1902, il avait composé les 9 strophes de la chanson pour la fête locale de Vertou. Celle-ci était la 10^{ème} :

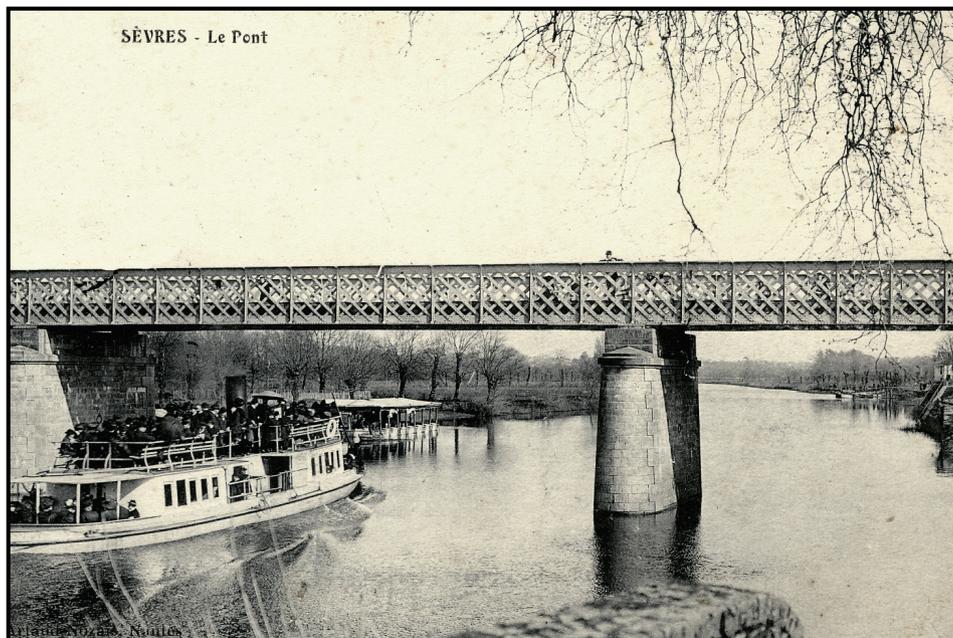
**« Allons vit'prend're le bateau
Le vapeur des frères Bureau
Qu'elle nous porte sur son aile
l'Hirondelle !**

**En remontant la rivière
Laissons les soucis derrière
Puisque ça n'coûte que deux sous
Allons à Vertou ! (bis)»**

(...) On chantait ce refrain-là à tue-tête sur l'air de «A Ménéilmontant». (...)

(...) Le ponton de départ était amarré près de Pont-Rousseau. Escales à la Morinière, à Beautour et à l'Angebardière. Arrivée à Vertou près de l'écluse. Au pont de la Morinière, quand le niveau de l'eau était trop élevé, il fallait dévisser la cheminée. La saison sèche posait d'autres problèmes. Pour hausser le niveau de la Sèvre, les frères Bureau avaient installé, à Pont-Rousseau, un barrage mobile qui s'ouvrait à la marée montante et se fermait avec le reflux». (Les annales de Nantes et du pays nantais, n° 150, 1968)

Jusqu'au début des années 60, les Hirondelles transportèrent encore de nombreux voyageurs.



© Collection particulière - L'Hirondelle au pont de la Morinière

La Loire et la Sèvre au fil des saisons

Les hivers sont rudes, la Loire et la Sèvre se couvrent de glaçons : *«Les blanchisseuses cassaient la glace l'hiver pour laver le linge. C'était vraiment de la misère».*(Jacqueline)

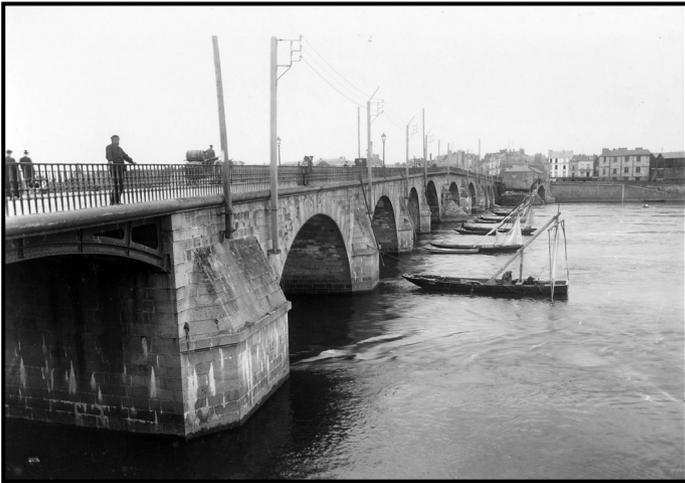
«Ma grand-mère me disait qu'un hiver la glace était si épaisse à la Morinière qu'ils organisaient des bals dessus. Ils roulaient même des barriques sur la Sèvre, tellement c'était épais, c'était gelé dur !» (sic) raconte Anne-Marie.

Les crues de la Sèvre compliquent la vie des riverains : *«Je me souviens que mon mari m'a dit que l'eau était montée à la moitié du jardin, que les volailles étaient en bas et qu'il avait fallu remonter les bêtes pour qu'elles ne soient pas noyées, parce que l'eau était montée jusqu'au puits. (...)*

(...) Je n'ai pas connu, mais je me souviens que papa disait que quand mon oncle avait installé sa tenue maraîchère route de Vertou, il avait fallu qu'ils aillent remonter les châssis parce que c'était tout inondé dans le bas». (Anne-Marie).



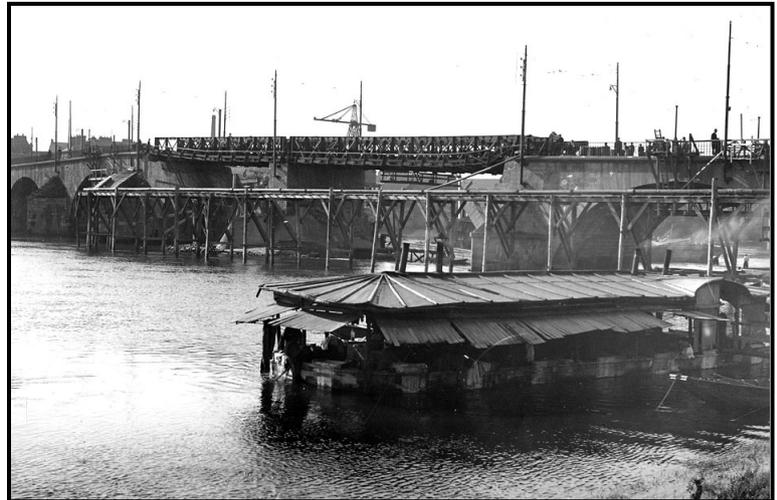
Les ponts de Pirmil



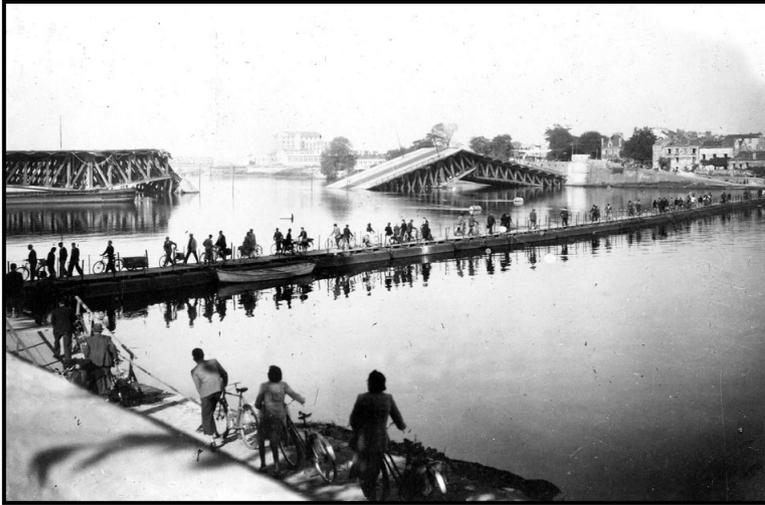
© AMN / 25Fi5466 - Le pont de pierre avant 1924



© AMN / 26Fi13 - Le pont de bateaux édifié, après l'éroulement, par le 6ème régiment du génie d'Angers



© AMN / 25Fi5464 - Le pont «Pigeaud» permet au tramway de circuler à nouveau...



© AMN / 72Z39 - Le pont de bateaux installé après le bombardement d'août 1944



© collection particulière - Le pont pris dans les glaces



© AMN / 25Fi5318 - Le nouveau pont en 1947

Portrait



Un quartier, une vie, un homme

Le marchand de sable...

Loire et Sèvre ont vu s'exercer bien des métiers tant sur leurs rives que sur leur cours. C'était le cas du marchand de sable qui travaillait sur la Loire et avait son dépôt au bord de la Sèvre.



© Collection particulière - La trémie du marchand de sable au pont de la Morinière

Michel est vraiment un enfant du quartier : *«Je suis venu route de Vertou en 1926, j'avais un an. Mes parents sont venus habiter Sèvre quand mon grand-père Brégé a acheté une petite entreprise de dragage et monté son dépôt de sable au pont de la Morinière en 1923. A l'époque, il avait plus de 50 ans. Ce n'était pas du tout quelqu'un du métier, c'était un pêcheur à la ligne invétéré. Paraît-il que ma grand-mère qui n'était pas du tout d'accord aurait dit : «On va bouffer tout ce qu'on a pu gagner ! ». Il a embauché des marinières qui connaissaient bien le métier et ça s'est très bien passé. Il est venu habiter au 164 route de Vertou et mes parents habitaient avec mes grands-parents. Il y avait trois générations sous le même toit... A l'époque, on avait une drague à godets et on draguait au confluent de la Sèvre et de la Loire, en face des Nouvelles Cliniques actuelles. Le sable était transporté par chalands. Mon père a pris la succession de son beau-père en tant que marchand de sable. On ne connaissait pas tellement le père Friot, on disait : «Tiens voilà le marchand de sable !». J'ai pris la suite de mon père. Le dépôt de sable a été fermé en 1975 parce que la navigation en Sèvre était devenue très difficile et on extrayait le sable de plus en plus loin de Nantes».*

Enfant, Michel ne fréquente pas beaucoup le patronage : *«J'étais fils unique, j'étais un peu solitaire», nous dit-il, «pas très fort en gymnastique, le prof a dit que je sautais comme un bœuf». Par contre, devant le chantier du marchand de sable, il trouvait de quoi s'amuser car «pas mal de garçons venaient et montaient sur les bateaux, quitte à se noyer. Ils n'étaient pas bien vus par le marchand de sable». Le père de Michel rouspétait. A cette époque-là, Michel allait à l'école de garçons Saint-Jacques qu'il a quittée avec le certificat d'études avant d'aller à la Joliverie. Il en est sorti en 1942 pour aller travailler chez son père, le marchand de sable : «J'ai continué l'entreprise chez mes parents jusqu'en 1965. A cette date, j'ai monté un autre dépôt sur la Divatte. J'ai arrêté de travailler à 60 ans en 1985. A ce moment, toute la profession avait pas mal de difficultés pour extraire du sable en Loire. (...)*

(...) Pour essayer de continuer à extraire un peu, il y avait le syndicat des extracteurs et on avait fait un groupement d'entreprises. Il y avait seize sabliers dans ce groupement et je m'en suis encore occupé deux ans après avoir été en entreprise personnelle. Tous les sabliers en faisaient partie. A Nantes, on était déjà six sabliers dont les Vinet et le père Cosneau, avec sa trémie, à toucher le pont de Pont-

Rousseau. C'est le service de la navigation qui s'occupait de nous, à l'époque. Jusqu'en 1977, chaque entreprise avait une autorisation annuelle d'extraction sans quantité déterminée et sans lieu précis entre Nantes et Ancenis. Les bateaux de canal que nous utilisons sur la Sèvre, faisaient 26.5 m de long sur 4.5 m de large. Ça correspondait au gabarit des écluses et on pouvait charger environ 80 m3. A l'époque, on vendait le sable au m3. (...)

(...) Au début, les bateaux étaient en bois mais il y avait déjà des bateaux en fer à cette époque-là, des Bouvet. Ce n'était pas des bateaux à moteur, ils étaient remorqués. Les vedettes ont été construites à partir de 1930. Les bateaux étaient tout de suite poussés en Sèvre, ils profitaient des marées, des courants et certains remontaient jusqu'à Vertou, il y avait des chemins de halage. Quand on rentrait à marée montante, un courant nous déportait toujours vers les bateaux à laver (on ne disait pas bateaux-lavoirs)

et c'est pour ça que les blanchisseuses rouspétaient. Elles étaient surnommées les «poules d'eau» et elles nous appelaient les « chie dans l'eau» ! (...)

*(...) Après, on avait des vedettes de remorquage que l'on appelait remorqueurs mais qui correspondaient à des remorquages plus importants. Ces vedettes marchaient au gas-oil». **Michel connaît beaucoup de choses sur ces vedettes :** «La première dont je me souviens, c'est mon grand-père qui l'avait fait construire. Elle était en bois, une Bureau. Elle faisait 6 ou 7 m de long et avait un moteur diesel CLM (Compagnie Lilloise de Moteurs). (...)*



© Collection particulière - Les bateaux et la trémie du marchand de sable en 1955

(...) Jusque vers 1971, il y avait beaucoup de maraîchers dans ce qu'on appelait la vallée. Ils venaient en tracteur avec des remorques de 3 ou 4 m³ mais le tracteur n'était pas fort et ils prenaient 1 m³ ou 1.5 m³. Avec le transport en camion, les marchands de sable vendent à des clients plus éloignés et en plus grande quantité, aussi, le dépôt de Michel au pont de la Morinière n'est plus adapté et il faut aller chercher le sable plus loin sur la Loire, d'où le dépôt de la Divatte. Le marchand de sable se souvient que Michel Michaud avait retrouvé des vestiges romains et des pièces dans le dépôt de sable sur la Divatte.

Le sable de Loire était une marchandise qui revenait cher à transporter parce que c'était relativement lourd : «Alors tant qu'il n'y avait que des petits camions, on ravitaillait les entreprises du secteur. En 77, l'extraction a pris beaucoup d'importance car avec les semi-remorques, le rayon d'action s'est étendu, on ravitaillait toute la Vendée avec du sable de Loire. Un trafic s'est formé : ils amenaient du fumier de Vendée chez les maraîchers du coin et ils retournaient avec du sable de Loire, le sable ne revenait pas trop cher en Vendée. On a étendu notre secteur de vente... On est arrivé dans les années 75-76, je crois que c'était le record, entre 3 et 4 millions de tonnes par an dans la région nantaise. La Loire n'arrivait plus à fournir.



© Collection particulière

La drague à godets entre Beaulieu et Nantes Sud

On a extrait de plus en plus loin de Nantes. Au confluent de la Sèvre et de la Loire, par rapport aux années 40-50, la Loire a baissé de plus de 3 mètres. (...)

(...) On fournissait aux maraîchers mais aussi pour le remblaiement de l'île Beaulieu. Dans l'île, il a été mis 6 millions de m³. Le remblaiement a été effectué par du sable extrait dans le bras de Pirmil par une entreprise hollandaise. Toute la zone industrielle de Rezé a été comblée avec du sable de Loire ainsi que Cheviré et la pénétrente est. Les rives se dégradent car on les fragilisait. Il y avait des arbres qui dégringolaient dans la Loire. On n'avait d'ailleurs pas le droit de draguer à moins de 25 m de chaque rive. Alors on a commencé à avoir des problèmes avec le service de la navigation qui a dit que ça ne pouvait plus continuer comme ça. Il nous a obligés à extraire dans un lieu précis pour un tonnage

déterminé. Ça changeait tous les ans. On mettait des enrochements pour renforcer les rives. En 1995, il y a eu interdiction totale d'extraire en Loire. Les gens du secteur ont commencé à se tourner vers le sable de mer. Il y en a qui sont partis en retraite. A cette date, il ne devait rester que cinq ou six entreprises sur les seize que comptait le groupement».

Il y eut aussi des années particulières pour le marchand de sable : «Pendant la guerre, il y avait un petit trafic de barriques de muscadet qu'on amenait à Nantes et qui venaient du vignoble, sans acquis et aussi un transfert de farine. On

extrayait toujours du sable, on chargeait les bateaux qui descendaient jusqu'à Saint-Nazaire pour la fameuse base navale. Un jour, mon père qui n'aimait pas beaucoup les «boches», comme il disait, a dit que ce n'était pas possible, qu'il n'y avait pas assez de gas-oil, on freinait le plus possible. Remarquez, par ce moyen-là, il a eu du carburant mais il fallait faire attention».

Il faut aussi se rappeler des années de grand froid l'hiver, quand le gel prenait la Loire : «On garait le bateau et c'était le chômage. Il était impossible de naviguer, comment voulez-vous naviguer ? Encore que sur la photo, c'était la débâcle».



Et l'année 1976 ? «Je me souviens de la chaleur. Pendant l'été 76, on a fermé parce que le pont de la Morinière a été limité à 10 tonnes et on a perdu une bonne moitié des clients dont les camions passaient par-là».

Michel a pris une retraite bien méritée en 1985, à l'âge de soixante ans mais il continue à nous parler avec passion de son métier.

La drague prise dans la glace à Pont-Rousseau en décembre 1933

Témoignages



« La guerre... ils étaient enfants,
ils se souviennent »

Les bombardements des 16 et 23 septembre 1943

En septembre 43, les Nantais ont appris à vivre avec les vrombissements des avions et les alertes, la 321^{ème} a eu lieu le 16 septembre. Les chantiers navals, la voie ferrée qui traverse le centre-ville et les nombreux ponts deviennent des cibles stratégiques après le bombardement des Batignolles et de Brissonneau. Ces attaques massives sur ces cibles n'ont pas épargné le centre de la ville. Ce 16 septembre, l'alerte est donnée à 15h35. 150 avions survolent l'agglomération nantaise. Le bombardement dure à peine un quart d'heure mais son souvenir est encore vif parmi les habitants du quartier que nous avons rencontrés. Celui-ci est néanmoins épargné par ce premier déluge de bombes. C'est surtout la troisième vague du 23 septembre au soir qui touche Saint-Jacques et Sèvres.



La rue Saint-Jacques en septembre 1943

«Pendant les bombardements de septembre 1943, les bombes tombaient partout. Devant l'église, la bombe a fait un tel trou qu'on aurait pu enterrer le bâtiment dedans. On ne pouvait plus passer, ça faisait comme un entonnoir, il fallait longer les murs. Et puis ça tombait aussi dans l'hôpital, dans l'avenue des Oeilletts. Je me souviens d'une dame qui a accouché avenue des Oeilletts dans l'ambulance des pompiers, sous les bombardements». (Martine)

«Les bombardements nous ont beaucoup marqués. J'avais 14 ans et on avait très peur. Mon patron maraîcher avait fait creuser des tranchées dans le jardin et pendant les alertes on allait dedans. Il avait fait un abri avec des sacs pour nous protéger. Sous un beau soleil, on s'en allait en hurlant dans le jardin et le patron nous disait : « Couchez-vous, couchez-vous ! ». Depuis, je n'ai plus peur de l'orage, l'orage ce n'est rien à côté de ce qu'on a vécu sous les bombardements. Mais la nuit, chez mes parents, on sortait dans le jardin en chemise de nuit. On entendait les sirènes et aussitôt les avions puis les sifflements. C'était infernal !». (Martine)

«Lorsqu'il y a eu le bombardement du 23 septembre, on voyait les bombes qui tombaient sur Chantenay et la ville était en feu, les bombes sont tombées sur notre quartier. Ma grand-mère qui avait connu l'autre guerre était affolée par le bruit de avions et elle avait toujours une petite valise prête. Dès que les sirènes hurlaient, elle prenait sa valise. A côté de chez nous il y avait 2 grands marronniers et on était tous à plat ventre dessous. Maman avait couché ma petite sœur de 3 mois sous elle et grand-mère sa petite valise. Elle s'était pris les pieds dans une racine, elle est tombée et s'est ouvert le front. On voyait grand-mère qui saignait, on croyait qu'elle avait été touchée par un éclat, et elle tenait toujours sa petite valise». (Anne-Marie)

«Le 16 septembre, on était tous ensemble. Mon grand-père et ma grand-mère vivaient au premier, c'était l'époque où tout le monde vivait ensemble. On s'est mis dans l'angle des murs. Mon pauvre grand-père qui n'avait pas toutes ses idées disait : « Mais pourquoi avoir peur de l'orage ? ». C'était épouvantable ! Les portes s'ouvraient et se fermaient avec les déflagrations. La maison n'a pas été touchée mais j'entends encore les portes claquer». (Gabrielle)

«Il y avait des batteries de DCA près de la centrale électrique route de Clisson, on les entendait très bien. Au-dessus, il y avait les fameuses saucisses volantes, c'était des espèces de dirigeables, il y en avait une dizaine. C'était impressionnant de voir ces choses-là. C'était comme des gros ballons de baudruche énormes ! énormes ! Ils étaient là pour essayer de piéger les avions anglais pour les empêcher de piquer sur la centrale électrique. Il y avait un très gros projecteur pour la nuit. Dans mon souvenir, le projecteur était gros comme la pièce où on est là. C'était impressionnant». (Charles).

«Pendant les bombardements, nos deux dragues étaient à proximité de petits jardins. Alors ce qu'il y a eu d'extraordinaire, c'est que notre matériel n'a pas été touché, mais par contre les jardins ont volé en éclats si bien que les godets de nos dragues ont été remplis de choux verts ! On a eu une récolte comme on n'en avait jamais eue !». (Michel)

«Le 16 septembre, on était dans le jardin à faire des carrés de poireaux parce qu'on avait une commande à faire ce jour-là. On est rentré dans le hangar et on voyait les avions se diriger vers le centre-ville mais sans tellement bien se rendre compte de ce qu'il s'y passait». (Anne-Marie)

Les parents de Lucien étaient maraîchers, il se souvient : «Une bombe est tombée en face de la maison sur le hangar. Ce jour-là mon père n'était pas là, comme il avait un camion, il était parti déménager une cousine mais quand il est revenu... hélas ! On avait deux commis, un journalier et une jeune employée qui aidait maman à la maison et au jardin. Quand ils ont entendu la première bombe qui est tombée au bout du chemin des Gobelets, ils se sont sauvés pour se cacher dans un sous-sol qui avait des murs de pierre de 80 cm. Ils ont voulu quitter le hangar, la jeune fille qui devait avoir 22 ans a été tuée et le journalier, qui est sorti par l'arrière, lui n'a été que blessé. C'était le 23 septembre».

Lucien a aussi des souvenirs moins sombres: «Je me rappelle qu'on s'amusait bien les lendemains d'alerte. On allait courir dans les châssis, on cherchait partout les carreaux cassés par les éclats d'obus. Des fois on trouvait des carreaux complètement éclatés, alors là on ne grattait pas trop, pour ne pas se piquer. Mais d'autres fois il y avait juste un petit trou et là on récupérait ces petits éclats. On ramassait de pleines boîtes de petits pois d'éclats, on les collectionnait. Et plus rare, de temps en temps on trouvait des vis d'avion, et même une hélice de bombe, et même un axe ! C'était nos trophées... En 43, j'avais 9 ans».



*Le fleuve, pour arriver
ou pour partir...*



© Collection particulière

«Nous fuyons les bombardements de 1943». (Jacqueline)